

Pascal Le Rest, « Le temps des blessures », *La trilogie du jeu du vivre*, L'Harmattan, 178 pages, 18 euros.

Le premier livre de *La trilogie du jeu du vivre*, s'achève avec la prise de conscience de l'enfant, de la complexité de sa situation familiale et de sa solitude face à elle : « *Désormais je suis seul et je dois me débrouiller sans aide.* »

Dans « Le temps des blessures », les scènes de ces incompréhensibles violences familiales se multiplient. Elles dépassent largement l'état d'exception et elles deviennent partie intégrante de la quotidienneté de l'enfant. Les disputes entre adultes se font de plus en plus violentes et les enfants sont pris comme cible de leur rage.

L'absence de toute écoute et d'attention envers les enfants est flagrante. L'habileté de Pascal Le Rest réside alors dans sa capacité à interpeller ce vide d'attention à l'égard de l'enfant. Que ce soit en famille ou à l'école, l'auteur dénonce un manque total de considération pour cet âge de la vie, pour sa fragilité, mais aussi pour ses nombreuses ressources.

Du portrait que Pascal Le Rest esquisse sur ces années des Trente Glorieuses, émerge la dénonciation d'un modèle éducatif qui oscille entre une sévérité stérile et la banalisation d'un âge considéré comme celui de l'inconscience.

Dans ce contexte de tensions et de violences, les enfants sont à la fois objet d'un type d'éducation rigide qui ignore complètement leur point de vue et leur participation. Mais cette éducation qui se dit « à la dure » n'est rien d'autre que la réplique mécanique de modèles éducatifs qui, au contraire, sont tout à questionner.

De tous les mots il y en a un, en particulier, qui fait enrager le jeune Franck Lombard. Ce mot est celui d'*élevage*. Il résonne dans la tête du protagoniste comme un synonyme de *dressage* employé pour les animaux. Dans son imaginaire, c'est le manque d'échange et le transfert unilatéral qui fait l'assonance des mots. « *C'est plus fort que moi, ce mot me fait rire. Je me compare aux poules et aux lapins qu'on élève aussi. Finalement, je me dis que c'est bien ça que les parents font, de l'élevage.* »

L'enfant dans sa simplicité désarmante interpelle les motifs des adultes. Pourquoi cette violence ? Pourquoi disent-ils rester ensemble pour le bien des enfants lorsque personne ne se soucie réellement de leur bonheur ? Toutes ces questions s'agitent dans les pensées de l'enfant qui, en toute simplicité, commence à s'interroger sur l'existence d'un Dieu qui semble rester indifférent à sa douleur.

Ces questionnements ne sont pas seulement d'ordre existentialiste, mais ils visent d'une façon fort critique les conduites dictées par la religion catholique. Le poids du péché, la valorisation de la souffrance dans le chemin du salut ultime jouent un rôle décisif dans le choix des parents à ne pas chercher à changer d'attitude. Ils restent immobiles dans leur malheur et ils subissent leur vie, déclinant tout rôle actif dans celle-ci.

En revanche, l'enfant n'arrête pas de mettre des points d'interrogation là où les autres ne voient que des certitudes. Et, si dans son plus jeune âge, il s'amusait à jouer aux adultes aujourd'hui, une voix de plus en plus mature se lève en lui et lui suggère de ne jamais devenir comme eux.

Cette voix qui refuse et qui dit « Non » est sans doute un des éléments les plus intéressants de ce deuxième volet de la trilogie. Elle traverse en filigrane tout le livre, jusqu'à devenir de plus en plus sûre et forte dans les dernières pages.

Au moment où la souffrance semblait l'avoir anéanti, et après avoir dû inévitablement subir, l'enfant trouve la force de se révolter contre cette douleur et contre ce modèle de vie qui lui est proposé à la maison aussi bien qu'à l'école.

La description de ce moment de prise de conscience et de révolte est sans doute l'un des passages les plus réussis du livre. Nous sommes à l'école, pour la énième fois le maître cherche à ridiculiser l'enfant face à ses camarades. C'est là que Pascal Le Rest nous décrit ce

sentiment soudain, mais profond, qui semble remonter de très loin : « *Une sorte de sérénité. C'est comme si j'étais arrivé au fond de quelque chose et que plus rien ne pouvait me faire descendre plus bas ; plus rien ne pouvait me toucher. De ce fait, je sens une force nouvelle émerger(...) Je suis calme. J'attends les nouveaux affronts avec détachement et je trouve cette sensation étonnante, car je ne l'ai jamais éprouvée auparavant.* »

À partir de ce moment, la force de Franck sera justement ce détachement, cette capacité à se séparer de la vie telle que les adultes autour de lui la proposaient. Il refuse ces modèles et il arrête de vouloir trouver des solutions pour les autres. Si jeune, il a déjà compris qu'on ne peut pas dire aux autres comment vivre. Mais cela va aussi dans son sens. Personne ne va plus lui dire comment se conduire.

Ce qui fait la force d'un personnage comme celui de Franck Lombard, c'est justement cette capacité de réflexion. Il s'interroge sans arrêt sur les choses de la vie, mais surtout il est en quête constante de réponses. Et ses réponses ce n'est plus auprès des adultes qu'il les cherche, parce qu'il n'a plus envie de leur ressembler. Franck Lombard cherche ses réponses dans chaque moment de sa journée. Que ce soit sur le chemin de l'école, dans le temps consacré aux jeux, dans la découverte de sa sexualité, Franck décide d'enlever toute sorte de filtres. Il veut vivre directement ses expériences parce qu'il envisage de construire un nouveau type de vie, la sienne, et pour cela il a besoin de tout sentir à nouveau.

Dans ce deuxième livre, la douleur des premières pages se transforme en une irrépressible envie de revanche sur la vie. La description de ce sentiment de révolte qui s'empare progressivement de l'enfant et qui désormais l'anime nous capture et il nous coupe le souffle.

Roberta Rubino